

Ça faisait longtemps que Mona n'avait pas mis d'eau dans son vin. Et, cette fois-ci, c'était d'autant plus dégueulasse que c'était ses larmes qui salaient le coup de blanc qu'elle sipait dans son glass. Elle en avait passé des jours à regarder le corps délicat d'Adam atteint par la limite d'âge. Pourtant on pouvait pas dire qu'il avait trop tiré sur la ficelle, son homme. Elle pensait qu'il aurait pu bénéficier de plus de crédit de vie, vu que ça faisait que quelques années qu'il touchait sa retraite. Mais ni les pompes, ni les tuyaux de l'hôpital, ni les ors, ni les pompes de notre bienveillante Sainte Mère l'Église n'avaient pu le sauver du nécessaire à couture des Parques. Ces chiennes antiques venaient de couper le fil de sa putain de vie. Et Mona n'avait pas su mieux faire que pleurer son jules alors qu'un chariot la poussait dehors pour servir l'immonde brouet de 11 heures 30 que l'Assistance publique Hôpitaux de Paris appelle déjeuner.

Elle avait abandonné le cadavre, le laissant seul dans la clameur des couloirs glauques du pavillon Rambuteau de la Pitié-Salpêtrière ; seule, vaincue, elle aussi, par les odeurs du chou-fleur et de viande bouillie. Son homme avait été terrassé par la *Pseudomonas aeruginosa* dont les 6,3 millions de paires de bases avait permis la colonisation de ses poumons par une monstrueuse pneumonie qui s'était révélée fatale, malgré les soins intensifs : L'énorme respirateur qui l'avait maintenu en vie des semaines durant n'avait pu empêcher le cœur de lâcher sous la masse trop imposante d'un œdème pulmonaire.

“Au moins, me dit Mona, en décuivant son blanc, il aura échappé à ça.” Elle parle de la bouffe de l'hosto dont l'odeur colle encore à l'élégante petite robe d'un décrochez-moi-ça du boulevard Saint-Germain qui la fagote. Je l'écoute, en sirotant, dans un café en face de l'hosto, un rouge qu'ils osent appeler “ Côtes du Rhône “. Des “ Côtes “ plutôt flottantes ; je dirais entre Charenton-le-Pont et les usines d'acide sulfurique de Marignane ! Le goût vinaigré

du casse poitrine m'aide surtout à verser une larme sur mon pote et cousin, grand philosophe de bar devant l'Éternel qui vient de nous abandonner dans cette vallée de larmes et de fumée de pots d'échappement du boulevard de l'Hôpital.

Au bout de quelques verres, vu qu'on a plus rien à se dire, on se dirige vers la Seine pour se délasser les jambes. C'est une belle journée d'octobre. L'air sent bon malgré la circulation intense qui file entre le Jardin des Plantes et le quai Saint-Bernard. Impudique, Notre-Dame nous montre son cul bien pris dans sa guêpière d'arcs-boutants, de flèches et de tourelles. Les platanes roussissent gentiment et se penchent sur la Seine où se reflète un ciel tout bleu de septembre, et où nagent d'heureux nuages en laine de layette blanche. Je tiens la pogne gantée de cuir fin de ma belle Mona. Je la soutiens de temps à autre, quand elle se casse en deux pour chercher son souffle entre deux sanglots, à moins qu'elle ne se torde le pied sur la surface inégale du pavé du quai qui surplombe l'eau paresseuse. On se balade comme ça, un bon moment. C'est alors que je mate un petit groupe de gens collés près d'une péniche amarrée à une centaine de mètres du pont d'Austerlitz.

- C'est bizarre, je dis à Mona qui, de toute façon, voit pas clair à travers ses larmes. Viens, on va voir. Encore un qu'a bu trop de bouillon.

On arrive, en effet, à la hauteur d'une petite foule de badauds qui surveillent l'évolution de deux hommes-grenouilles. Les mecs de la Fluviale barbotent dans l'jus autour d'une espèce de forme dénudée. C'est un homme, si on juge par ses couilles faites au moule pour slip XXL Eminence. Elles flottent à la surface, comme des bouées qui l'empêcheraient de couler. Il est habillé d'un costard en serge grise qu'a l'air d'avoir été repassé au hachoir à légumes et qui laisse voir la peau blême d'un corps plutôt costaud. Un pied, nu, retient encore une pompe noire dont la paire s'est faite la malle. Un reste de liquette blanche flotte en panache au-dessus de la tête, qu'elle cache à moitié.

- C'est qui ? je demande au capitaine de gendarmerie qui dirige les opérations.

- On sait pas encore... il dit, en louchant sur ma carte de flic que je lui présente. C'est une de ces dames qui nous a prévenus.

Il pointe, dans le groupe de badauds, quelques personnes sans manteau, qui se tiennent les côtes, biscotte l'air un peu frais de l'arrière-saison.

- Oui, me dit encore le pandore, ces gens font du théâtre dans cette péniche. Une des élèves est sortie pour fumer une cigarette quand elle a aperçu le corps sous l'embarcation. Comme nous sommes à côté, elle est venue nous prévenir. Encore heureux que la brigade fluviale est logée si près d'ici.

Il a l'air content de l'aubaine.

- Forcément, c'est plus pratique, je dis. Quand on doit buter quelqu'un, autant le faire pas trop loin des flics.

- Ben, oui...

Les hommes-grenouilles finissent par dégager le bras du cadavre qui l'empêchait de se tirer vers Rouen, le Havre et voguer vers l'Amérique... L'homme doit avoir la cinquantaine à en juger par la musculature et l'apparence de la peau qu'a pas encore l'air d'avoir trop macéré. Un type normal. Standard. Propre sur lui sans doute...

- Ohhh ! font quelques voix dans le petit groupe de témoins, quand un des hommes grenouilles dégage la tête de la liquette. Mais c'est Bernard !

J'avise les trois ou quatre bonnes femmes qui suivent l'opération, éprises de froid et de délicieux frissons d'horreur.

- Vous connaissez cette personne? je demande.

- Mais oui. Mais quelle horreur ! dit une espèce de blonde genre maîtresse d'école entre deux âges.

- Ahhhh !... fait une autre. Pâmant...

- C'est trop affreux... Pauvre, pauvre Bernard !... clame le chœur des vierges aussitôt courbées sur le bord du quai, agglutinées comme une colonie de mouches sur un os à côtelette.

Faut dire que le spectacle vaut le déplacement. On peut voir une plaie assez dégoulinante, en plein milieu du bide. Le Bernard, puisqu'il s'appelle comme ça, a été salement suriné. Y a pas qu'les Parisiens pour avoir des problèmes de logement. Car déjà des

escargots d'eau squattent les replis de la graisse jaunâtre mise à nu à grands coups de couteau.

Mona qu'en a soupé des macchabées est allée m'attendre un peu plus loin, assise sur une bite d'amarrage. Je la rejoins après avoir donné aux gendarmes mon blaze au cas ou on aurait besoin de mes lumières. C'est une affaire pour la PJ et par pour moi, RG de choc, affecté au ministère de l'Intérieur. Le pied-plateau Alpha est suffisant pour résoudre ce genre de crime qui ressemble à un règlement de compte entre malfrats. Y a pas de notes de frais attachées à des cas comme celui-là et comme je passe la plupart de mon temps à enquêter sur le terrain dans le luxe des hôtels Ibis et des restaurants Courtepaille<sup>1</sup>, je tiens pas à me faire coller un boulot où tout ce que je peux tirer c'est un jambon beurre cornichons et un coup de rouge, payés avec mes propres tickets restaurant.

En plus, j'ai promis à Mona de l'emmener en Suisse après l'incinération d'Adam. Elle veut y aller avec ses enfants pour répandre les cendres de son homme au-dessus du Lac de Neuchâtel, et faire une petite cérémonie d'adieu avec quelques potes et une poignée d'oncles, de tantes et de cousins. J'veux pas manquer ça.

Les enterrements, c'est plus drôle que les mariages, disait l'oncle Picard quand il haranguait la famille du haut de sa chaire. Grand pasteur devant l'Eternel, toute une vie dédiée au service de sa paroisse, il disait glacial : "Un mariage, c'est pour la vie et ses emmerdes. Tandis qu'après son enterrement, on a plus jamais mal aux dents ! C'est quand même plus réjouissant !" Et c'est vrai qu'y a toujours un bon moment, dans ces occasions, pendant la bouffe ou au pousse-café quand tout le monde se lâche et rigole. C'est que pour celui qui est dans l'trou, le plus dur est fait. Sans compter qu'on est bien content de se retrouver entre soi et d'avoir, pour cette fois encore, échappé, à la grande faucheuse.

Tout ça pour dire que quelques jours plus tard, c'est avec Mona et sa petite famille que je conduis vers la Suisse, dans ma Bentley grand standinge. On s'arrête en route dans un resto où on becte et boit comme des cochons. Pour le coup, on arrive à Concise en retard, plus beurré que des p'tits Lu. Notre comité d'accueil en est tout retourné. La famille helvète ameutée par notre cousin et

pasteur, Henri, nous attend, drapée dans les crêpes réglementaires. On dirait qu'elle se dope à la naphthaline. À tel point qu'on pourrait les confondre avec les membres de l'Amicale des morts vivants venus accueillir de nouvelles recrues.

Ils contemplent notre théorie très " tendance " gîter sur le plancher des vaches vaudoises pourtant parfaitement plat et stable. Baisers, serrage de pognes, embrassades maladroites... On pue la vinasse à plein bec, ce qui retrousse les tarins familiaux. Puis, notre minuscule cortège s'ébranle à travers la campagne. Adam son rire son charme, son whisky... repose dans une espèce de boîte à cigares en métal argenté, que tient Mona assise à-côté de moi dans ma caisse. Je mène la petite procession dans un chemin de vigne complètement défoncé, suivi par la poubelle à roulette qu'Henri appelle son char.

Qu'Adam rentrât ainsi dans la saga familiale, sa photo, logée à la même enseigne que les autres ancêtres dont les noms s'effacent dans le secret des albums de photos de famille, me semble à peine croyable ! L'être charmant, qui buvait des canons biens torchés devient, soudain, souvenir ; une pensée émue et idiote ; quelques photos, des lettres, des bouquins... qui vont se perdre, s'égarer dans les greniers ou les caves, avant de finir dans des brocantes ou à la décharge municipale d'où ils seront recyclés par les chiffonniers. Ce corps si élégant et qui portait aussi bien les fringues du Faubourg Saint Honoré que les pantalons en velours côtelés de Monoprix, n'est plus que du jus de crâne et larmes de crocodile qui coulent le long de nos bajoues tristes... Hélas !

La Bentley, hoquette, l'Opel rouge d'Henri râle derrière en grim pant le chemin de vigne défoncé. Le cortège de la famille ahane - corbeaux dépenaillés, dodelinant sur la terre ravinée de la colline du Terraillex. Le Terraillex, c'est une petite cahute en dur. Elle est fermée de trois côtés seulement et, dans le temps, en période de vendanges, on entreposait des fûts et des brantes. On y pressait un premier jus d'une bibine locale et familiale, face au lac qui s'étale à une centaine de mètres plus bas, au pied des coteaux.

Pour fêter notre arrivée à destination, le soleil sort et court comme un jeune homme entre les nuages. Du haut de la colline, on peut voir jusqu'à Estavayer, de l'autre côté du lac. Yverdon

est dans le fond à droite. La chaîne des Alpes surplombe le bord opposé de la mare à filets de perche : le Mont Blanc à droite, la Yung Fräu à gauche, les dents du Midi, plein pot devant.

Une bise assez forte donne au lac un air sérieux et sombre, comme s'il s'était mis en deuil. Il rend un jus d'un bleu perdrix, très Rive Gauche, qu'un coloriste génial a rehaussé d'une pointe de gris acier. En son milieu, on peut apprécier en connaisseur, le crêpe soyeux des vagues que le vent dresse vers Yverdon. Quelques voiles en piqué blanc trouent la chamarrure sombre de l'étoffe déployée, mouvante comme sur le corps d'une femme alanguie. Une belle journée qu'Adam n'aurait pas reniée, je pense, tandis que notre petit monde se presse devant les tilleuls qui bordent la façade orientale du pavillon où doit reposer mon pote et cousin des beaux, des bons et des mauvais jours.

Il faut bien qu'Henri y aille de son sermon. Heureusement, ça dure pas longtemps ! Mona ouvre l'urne et offre son contenu aux mains douces et blanches de ses filles qui attendent, sages, jolies, élégantes malgré leurs yeux dont le bleu semble déverser toute l'eau du ciel sur leur nez rouge comme celui d'un Auguste. Je pense, en mon for intérieur, au plaisir qu'Adam va prendre en s'écoulant entre les doigts délicats de mes nièces. Leurs pognes, toutes jeunes, douces et manucurées retiennent, en effet, ses cendres au creux de leurs paumes comme une manne précieuse. D'un geste gauche Véronique, la première, jette la poudre grise qui s'envole dans les vignes en contrebas, dispersée par la Bise.

"Oh ! le joli nom pour un vent, je pense. Sacré Adam ! C'est au tour de Constance, maintenant. Elle laisse s'envoler sa part en tendant la main dans l'air qui emporte les cendres, vers les sillons des vignes qui grimpent vers nous, en lui caressant le visage. Si t'as encore des yeux, mon vieil Adam, te voilà aux premières loges pour regarder sous les jupes des grognasses qui montent, le soir, pour se faire tringler sur les hauteurs. Tu pourras y voir jusqu'à leur cœur, pour peu qu'elles aient retiré leur culotte... T'en apprendra encore des choses sur la famille et tous ces gens qu'on croise sans penser à rien ! Je t'entends déjà : 'Quoi ! cette petite salope avec ce vieux con !' Et je ressens déjà ton dépit pour l'occase manquée ; la douleur que provoque la vision de la chair fraîche si vilement

dépravée par un vieux bouc, comme toi, mais encore vivant - lui ! (Elle, si pure, me trahissait. Comment ne pouvais-je pas me mettre à douter de tout, Madame, désormais ?)

“Il t’en reviendra de ces citations, et de plus belles, étendu ainsi entre les ceps jusqu’à ce que Hoetch, avec sa bêche et sa binette t’ait retourné pour de bon, cendre à la terre, poussière à la poussière, dans le sol lourd et caillouteux, au pied des plants de pinot noir dont Ernest tire, coïncidence ? un œil de perdrix pas trop dégueu...”

On reste quelques moments à contempler le paysage en se battant les flancs dans le zef décidément plutôt frisquet. Il faut bien rentabiliser le voyage : faire le plein de la vue gratuite - une fois n’est pas coutume ! Et savourer ses émotions. Elles arrivent par à-coup, dans de brefs et douloureux sanglots qui partent ça et là, comme autant de pétards mouillés. Alors, quand on a épuisé le stock de chagrin, on redescend mollement vers l’hôtel du Lac et de la Gare où Annelise nous attend avec la bouffe.

C’est un petit bistrot propre, en bois clair. Hoetch biberonne déjà, seul à une table. Il nous salue avec un air faussement détaché. On se connaît bien. On a pas besoin de trop en faire. C’est un journalier professionnel. Une espèce d’homme de main qui vit des travaux de la vigne et des champs. Il se loue à Ernest, entre autres. Il donne le coup de main au potager, braconne un peu dans la montagne, fait les cèpes et les chanterelles, en saison. On dit même qu’il concocte des mixtures d’herbes qu’il cueille sur le Mont Aubert et qui donnent à ses victimes l’apparence d’une mort naturelle... C’est plutôt un solitaire à la tête de tout un trafic de gibier, de miel et de champignons. Un homme qui connaît le pays mieux que personne. Le pays et ses gens. Y a pas un habitant de Concise qui ne lui soit redevable d’un service ou d’une confidence. Confidences qu’il distille avec un art que je n’ai connu que chez de grandes tricoteuses, call-girls émérites, quand j’étais à la Mondaine.

Je lui paie un coup de blanc. Il me raconte les derniers potins. Le chantier de Rail 2000 qui transforme rapidement Concise, adorable village des vacances de mon enfance, en une espèce de station touristique pour riches Swizerdüch. À grands

coups de pelleuses et de bétonnières, on construit un nouveau port, avec marina, où les voiliers de millionnaires poussent de côté les youyous qui faisaient le bonheur des gamins que nous étions ; font fuir le peu de poissons qui reste, avec leurs moteurs au fioul et les essences de crème solaire des pouffiasses haut de gamme qui plongent leur cul dans la flotte où nageront bientôt papiers gras, capotes, étrons et cotes de la Bourse rejetés par les rupins...

La civilisation rattrape à grands pas cet Eden, longtemps resté en marge des clameurs de ce monde complètement brindezingue. Combien de temps encore pour Hoetch et ses pareils ? Finie donc, l'insouciance d'une nature domestiquée, mais pas asservie.

Tant de bonheur ne pouvait pas rester impuni !

- On a retrouvé Ligerz dans le creux, vers Chez Rolin, Hoetch finit par lâcher, en sifflant son déci de Dorin, le tord boyaux local. Il est tombé et s'est fracassé la tête en se promenant un dimanche, c'est sûr !

Mais il a pas l'air d'y croire, le Hoetch. Comment y croire, d'ailleurs! Ligerz, c'était un gros bonnet de la région. Une espèce de Suisse allemand du côté de Fribourg. Un type avec un accent pas d'ici, le plus gros concurrent de Laborde avec qui j'avais déjà eu maille à partir Grand chasseur devant l'Éternel, il connaissait la montagne et ses bois presque aussi bien que mon pote.

- Le plus drôle, continue Hoetch, c'est qu'on n'a pas retrouvé Jouve.

- C'est qui ?

- Son chien. Une belle bête...

Je partage pas le goût de Hoetch qui, à l'âge de la retraite, préfère les animaux aux hommes. On cause encore un peu, mais déjà Annelise apporte le rata. Notre assemblée chauffée par le vin qui lui monte à la tête après tant d'émotion, devient bruyante. On me cause. On m'appelle. Je finis mon verre.

- À bientôt, je fais en montrant les autres. J'ai un creux.

- C'est sûr...

- Tout de bon...

- Comme de comme...

Anne-Lise nous a servi un tel gueuleton qu'on en mange encore en arrivant à Paris. On prend un dernier verre sur le

boulevard Saint-Germain avant de se quitter. Mais on rigole plus. L'absence d'Adam commence déjà à peser. Une sale pluie, poussée en rafale par un mauvais vent, nous chasse sur le pavé, dans nos vêtements de deuil, tels des oiseaux de mauvais augures. Je rentre chez moi après avoir déposé Mona et ses greluches.

“Cette histoire de Ligerz, je me dis, en rotant les relents du dernier calva, au volant de ma pétaradante Anglaise... Qu'est-ce qu'il a voulu dire, le Hoetch ?”

C'est la question à 7 %. 7% des 14 Euros nonante de ce bouquin, et qui constituent le montant de mes droits d'auteur ! Autant le dire tout de suite : une fortune !